

« une situation qui exige tant d'énergie humaine, tant de lucidité intellectuelle, tant de pensée créatrice » (77). Toute forme d'indolence et d'engourdissement mental doit être exclue. Les travaux de l'historien africain, qui témoignent d'un véritable état de mobilisation intellectuelle, nous mettent sur la voie des réponses à trouver sur le terrain. Voici l'appel de Cheikh Anta Diop aux jeunes du continent : « Notre génération n'a pas de chance, si l'on peut dire, en ce sens qu'elle ne pourra pas éviter la tempête intellectuelle ; qu'elle le veuille ou non, elle sera amenée à prendre le taureau par les cornes, à débarrasser son esprit des recettes intellectuelles et des bribes de pensée, pour s'engager résolument dans la seule voie vraiment dialectique de la solution des problèmes que l'histoire lui impose.

Cela suppose une activité de recherche, au sens le plus authentique, des esprits lucides et féconds, capables d'atteindre des solutions efficaces et d'en être conscients par eux-mêmes, sans la moindre tutelle intellectuelle.

C'est la conjoncture historique qui oblige notre génération à résoudre dans une perspective heureuse l'ensemble des problèmes vitaux qui se posent à l'Afrique (...). Si elle n'y arrive pas, elle apparaîtra dans l'histoire de l'évolution de notre peuple, comme la génération de démarcation qui n'aura pas été capable d'assurer la survie culturelle, nationale, du continent africain : celle qui, par cécité politique et intellectuelle, aura commis la faute fatale à notre avenir national, elle aura été la génération indigne par excellence, celle qui n'aura pas été à la hauteur des circonstances » (78).

Tel est le défi qui demeure. Une relecture attentive de Cheikh Anta Diop ne peut que remettre à jour ces questions que les nouvelles générations ne peuvent plus éluder si elles veulent renoncer « à briller d'une lumière trompeuse, aussi artificielle que stérile » pour « s'imposer à la fois par leur efficacité, leur goût du travail désintéressé pour le peuple, et leur simplicité » (79).

Jean-Marc ELA
Université de Yaoundé
(Cameroun).

(77) Id.

(78) Id., p. 28.

(79) Id., p. 52.

Du pouvoir à la métaphysique dans le mythe de Seth et Horus

Le matériel oral que nous rencontrons et récoltons en Afrique offre à tout moment une abondance de textes mythiques, de textes qui correspondent aux définitions des ethnologues, depuis le « mythe-charte » de Malinowski, à implications juridiques et sociales, jusqu'au « mythe-réponse dynamique aux violences potentielles » (R. Girard), au « mythe-structure totalisante et instrument de régulation sociale » (P. Ansart), « histoire sacrée » (Eliade), « mythe-instrument logique pour résoudre une contradiction » (Lévi-Strauss), « mythe-mode de connaissance affective parallèle au mode de connaissance rationnel » (Leenhardt), au mythe enfin comme « résurrection narrative d'un événement originel qui continue d'exercer son influence sur le groupe » et qu'on revivifie par le rite (Valade).

Ceci n'épuise pas les définitions ethnologiques du mythe, mais nous nous arrêterons là car il est temps d'entrer dans le vif de notre sujet !

Il traite d'une variante de ce que G. Durand nommerait un thème archétypique : le conflit de l'Ange et du Dragon. Plus précisément nous allons essayer de dégager le sens et les connotations du mythe du *Combat contre le Serpent* à l'intérieur du mythe africain d'Osiris.

Je dis africain pour deux raisons : d'abord parce que je considère comme acquises les origines africaines de l'Égypte, en fonction des travaux de Cheikh Anta Diop, Obenga et aussi à partir de Lucas et Odudoye (Nigeria) sur la religion yoruba.

Ensuite parce que ce mythe évoque le culte du serpent python et pourrait bien être l'ancêtre des cultes de serpent qu'on rencontre aussi bien dans l'Afrique de l'Ouest (Peul, Soninké, Dahomey, Sérère) que dans l'Afrique Orientale (De Heush).

Le mythe égyptien d'Osiris est sans doute très ancien, bien que le texte écrit en soit daté du règne de Ramsès II, soit ± 1160 av. J.-C. Mais selon Marquès-Rivière, ce mythe fut élaboré par les théologiens d'Héliopolis vers 2600 av. J.-C. Et s'il est vrai

qu'Osiris fut le premier pharaon divinisé (1) cette histoire remonterait à 3400 avant notre ère, à la 1^{re} dynastie. Mais nous revenons plus loin sur l'aspect historique de ce mythe.

Rappelons-en l'argument : le roi-dieu Osiris est mort (2) tué par Seth, son frère, qui est aussi celui d'Isis. Seth dispute sa succession à Horus, fils d'Osiris.

Ce combat gigantesque va durer 80 ans et ses instances seront portées dans tous les lieux d'Égypte où siège le panthéon des Ennéades. Le récit que nous utilisons est celui qui fut traduit des hiéroglyphes par le père S.J. du Bourguet (3). Il comporte une douzaine de pages.

Affirmation des droits de l'oncle contre ceux du fils, ce qui n'est pas évident, à voir l'hésitation des dieux. A la fin, c'est Osiris lui-même qui tranchera en faveur de son fils.

Mais au-delà des aspects juridiques du mode de succession qui mériteraient d'être approfondis en relation avec la société égyptienne antérieure à Ramsès II, ce qui nous a intéressé, c'est la personnalité des deux combattants ou mieux, les forces qu'ils symbolisent.

I. — ASPECT SYMBOLIQUE

Nous savons qu'Horus est représenté par le Faucon ou Épervier rapace divin, associé normalement au soleil qu'il peut regarder en face. De plus, il domine, comme l'aigle, le règne des oiseaux, en particulier les ibis serpentaires très nombreux en Égypte antique comme l'indiquent certains textes arabes.

Horus est donc le maître de l'air, de ce qui s'élève, il correspond au schéma de l'ascension. Horus cependant est le cadet de Seth et « faible de membres » ; mais il est aidé par la déesse Hathor, substitut de sa mère Isis et Neter (4) de l'harmonie musicale, et surtout par son avocat le dieu Thot, maître des sciences et maître de la connaissance ésotérique, qui deviendra le Hermès grec.

On peut donc avancer qu'Horus s'appuie sur les forces de l'esprit (anima et animus).

(1) J.G. Frazer, *Atys et Osiris*, éd. Paul Geuthner, Paris, 1926.

(2) Mircea Eliade a fait une étude magistrale du dieu assassiné et des significations idéologiques de ce thème à travers les cultes archaïques.

(3) Pierre du Bourguet, Conservateur au Musée du Louvre, *Contes de la Vallée du Nil*, Tchou éditeur, Paris, 1968.

(4) Esprit, génie.

Le panthéon égyptien donne à *Seth-Typhon* la forme du serpent python. Il a aussi souvent la forme du crocodile *Sabek* ou d'un âne, comme l'indique F. Portal dans son ouvrage sur *Les symboles des Égyptiens* (éd. Trédaniel).

Il est utile de noter qu'au Temple de Kom Ombo, Horus et Sabek étaient honorés, ayant chacun une partie du temple. Plusieurs Pharaons portèrent le nom de Séthi, et leur tombe est ornée du grand Serpent. On sacrifiait à Seth des victimes humaines, on les brûlait et répandait leurs cendres (5).

Dans le mythe on insiste sur la *force physique de Seth*. Dans les affrontements directs avec Horus, il a le dessus : « *Moi je suis Seth le plus grand de force aux yeux de l'Ennéade, et je tue l'ennemi de Rê, alors que je me tiens chaque jour au devant de la barque* ».

En effet Seth est censé aider quotidiennement Râ le soleil à passer de l'autre côté de l'Amenti infernal qu'il traverse sur sa barque divine. Mais l'initié évoque ce phénomène avec effroi : « *Ô ce Serpent dans sa caverne, ô celui dont la tête se trouve dans la nuit, ô Tête noire* » (6).

Ceci indique mieux que tout à quel point Seth est fils d'Ouroboros, le chaos cosmique. Plus précisément, il est le maître des forces nocturnes élémentaires et élémentales associées à l'univers souterrain et occulte dans la philosophie égyptienne (7).

Mais toutes les plantes sortent de la terre. Seth est donc aussi à l'origine de la fécondité, de l'abondance matérielle sous toutes ses formes minérales et végétales. Il est aussi la force vitale qui pousse les vivants à se reproduire, à travailler, à se battre ! Seth est lié au sang, au meurtre. N'a-t-il pas tué et coupé en douze morceaux Osiris son frère ? Ne réclame-t-il pas des sacrifices humains ?

Dans le mythe, c'est très clair : quand Horus parle de son droit, Seth répond par la force :

« *Allons nous battre, nous verrons qui vaincra* ». C'est l'agressivité même : « *Il le jeta sur le dos et lui arracha les yeux* ». Cependant, ce combat va durer quatre-vingts ans. Autrement dit très longtemps. On évoque ce chiffre souvent dans le mythe. Mais qu'est-ce qu'une année pour les dieux ? Il serait aussi très passion-

(5) B. Glébur, *Le Sacrifice humain d'après les rites de Busiris et d'Abydos*, Sphinx, vol. 3.

(6) « *Je franchis l'obstacle de tes deux bras
l'obstacle de la tête
je passe* »

in *Les Rites initiatiques en Égypte ancienne*, par Max Guilmot, éd. Laffont.

(7) Bachelard ne dit pas autre chose à propos des reptiles. Voir aussi Jung, dans *Psychologie et alchimie*.

nant d'étudier la topographie de cette bataille qui se déplace sur des lieux sans doute symboliques.

Combat titanesque donc, qui s'achève enfin par la victoire inattendue du plus faible.

Ce n'est qu'au fil du mythe qu'on perçoit dans ce combat inégal, quelles sont les armes d'Horus : la subtilité, l'intelligence, la voyance que Seth lui arrache un instant en lui arrachant les yeux (8).

Mais le plus bel épisode de ce récit est sans doute le plus énigmatique, que le père de Bourguet intitule : « le combat recommence ».

« Là-dessus, Seth alla dire à Horus : "Viens, allons-nous-en pour que je puisse discuter avec toi au tribunal." Et Horus lui répond : "Volontiers, oui, bien volontiers." Ils se rendirent donc au tribunal, les deux adversaires, et ils se présentèrent devant la grande Ennéade. On leur dit : "Parlez, vous".

« Et Seth dit : "Faites que me soit remise la fonction de souverain, car en ce qui concerne Horus ici présent, j'ai fait œuvre de mâle à son encontre." Alors les dieux de l'Ennéade poussèrent un grand cri, et ils vomirent et crachèrent au visage d'Horus.

— « Mais Horus se moqua d'eux. Et Horus fit un serment par Dieu, disant : "C'est faux, tout ce que Seth a dit. Qu'on appelle la semence de Seth, et nous verrons d'où elle répond ; puis qu'on appelle ma semence à moi, et nous verrons d'où elle répond."

« Alors Thot, le maître des paroles divines, le scribe véridique de l'Ennéade, posa sa main sur le bras d'Horus et dit : "Sors, semence de Seth !" Et elle lui répondit du fond de l'eau à l'intérieur du marais. Puis Thot posa sa main sur le bras de Seth et dit : "Sors, semence d'Horus !" Elle lui répondit : "Par où dois-je sortir ?" Thot lui dit : "Sors par son oreille." Mais elle lui dit : "Est-ce que je puis sortir par son oreille, moi qui suis un fluide divin ?" Alors Thot lui répondit : "Sors par son front." Et elle sortit sous forme d'un disque d'or sur la tête de Seth.

« Alors Seth se fâcha très, très fort. Il étendit la main pour saisir le disque d'or, mais Thot le lui prit et se le plaça comme ornement sur la tête. Et les dieux de l'Ennéade dirent : "Horus a raison, Seth a tort." Mais Seth se fâcha très, très fort, et il poussa un grand cri quand ils dirent : "Horus a raison, Seth a tort." »

Cette séquence un peu mystérieuse est selon nous fondamentale pour la compréhension du mythe. On y apprend que Seth a utilisé sa « semence », c'est-à-dire sa force vitale pour essayer de sodomiser Horus.

Il se vante d'y avoir réussi et provoque ainsi le dégoût des

(8) Durand a parlé du symbolisme de ce geste, comme accès à une voyance, à une hyperlucidité.

dieux. « Ils vomirent et crachèrent au visage d'Horus » (9). Cette réprobation est-elle contre l'homosexualité ou contre la sexualité stérile ? Ou relève-t-elle d'une référence à l'usage très concret des armées égyptiennes en cas de victoire sur l'adversaire (10).

Cependant Thot intervient (lui qui sait) et interpelle la semence de Seth. Elle répond du fond de l'eau, du marais (11) donc elle n'est pas dans Horus. Elle n'a pu corrompre, elle n'a pu pénétrer le jeune dieu.

Tandis que la semence d'Horus est bien entrée dans Seth, mais non de façon animale, brutale, grossière. Elle sort par où elle est entrée : par la tête, le front, siège de l'intelligence. C'est la matière-Seth qui est investie par l'esprit-Horus. Le disque d'or qui sort du front de Seth n'est autre que le symbole du dieu Rê, le dieu-lumière.

L'énergie de Seth est agressive, viol qui humilie sa victime. L'énergie d'Horus... Seth ne l'a même pas ressentie, et c'est malgré lui qu'il s'en trouve rehaussé, par une parcelle de la lumière divine ; matière manifestant l'esprit, voilà Seth transfiguré par l'action d'Horus (12).

Est-il plus jolie métaphore de l'éducation, ou de l'initiation ?

Cet épisode pourrait être perçu comme parabole de l'Histoire ; ces quatre-vingts ans ne sont-ils pas la longue période qu'a prise l'humanité pour s'affranchir des besoins élémentaires et des instincts animaux, pour accéder peu à peu à la perception des principes, à la connaissance intellectuelle, à la vie spirituelle ? Ce que les anthropologues appellent le passage de la Nature à la Culture.

Et si Seth, bien qu'enceint de l'esprit d'Horus, « se fâche encore très, très fort », il finira dans quelque temps « un pieu attaché au cou, comme un prisonnier ». Il acceptera enfin la suprématie de son neveu : « Qu'on appelle Horus et qu'on lui donne la fonction de son père Osiris. » Le signe de cette victoire d'Horus se perpétuera dans le titre « l'Épervier » qui fut désormais le premier des titres du pharaon (13).

(9) Réaction très nègre, du reste. Dans certaines régions du Cameroun, on lapide encore les auteurs de ce genre de choses.

(10) En effet, on sait que les troupes du pharaon Narmer accompliront ces services sur les soldats vaincus de la Basse Égypte vers les années 3100 av. J.-C.

(11) Terre et eau, éléments de Seth.

(12) Voir Oswald Wirth : « La maîtrise vitale exige que les forces qui tendent au mal soient commuées en énergies salutaires. Ce qui est vil ne doit pas être détruit mais ennobli par transmutation, à la manière du plomb qu'il faut savoir élever à la dignité de l'or. »

(13) Frazer, op. cit., p. 56.

II. — ASPECT RELIGIEUX

Sur le plan religieux, il y aura donc tout un rituel dérivant de ce mythe : selon Frazer, ce mythe serait lié à une épuration des rites, entre autres à l'abandon du cannibalisme. Ce dernier existait à une époque archaïque et ne reparaitra que lors de la décadence égyptienne, comme en témoigne une inscription portée sur la tombe d'un pharaon (14).

De même la mise à mort (15) du roi sera remplacée par un rituel symbolique où le pharaon jouera le rôle d'Osiris mort et ressuscité, lors de la fête du Ted, tous les 30 ans (voir Guimot, *op. cit.*).

III. — ASPECT ÉSOTÉRIQUE

C'est ce mythe et lui seul qui explique l'origine du fameux caducée d'Hermès-Thot.

double serpent	+ bâton	+ ailes (d'Horus)
ambivalence des	maîtrise	— spiritualité
forces telluriques	pouvoir	élévation
(sexe, magie, agressivité).		

Le caducée était l'insigne de Thot et Thot portait le masque d'Ibis, l'Oiseau mangeur de serpents, donc dompteur de serpents.

On peut aussi y voir — et les hermétistes n'y ont pas manqué — le symbole fondamental de l'alchimie où le mercure est fixé par le soufre et produit le sel à partir duquel se concoctera l'or philosophal.

Mais cette interprétation alchimique est déjà présente dans le disque d'or qui jaillit du front de Seth sous l'action d'Horus. Les symboles varient, l'idée reste la même.

IV. — ASPECT PSYCHANALYTIQUE

En référence à Bettelheim, on peut distinguer aussi une dimension psychanalytique dans ce combat de deux frères (16) insépara-

(14) Cheikh Anta Diop l'a déchiffrée, et nous a communiqué ce renseignement.

(15) Rite existant chez des peuples noirs voisins Dinka, Shilluk. Voir Frazer in *Atys et Osiris*.

(16) Dont le conte égyptien des deux frères (très postérieur au mythe) est peut-être le chaînon intermédiaire qui fut le modèle de tous les contes du même type dans le bassin méditerranéen.

bles et opposés — comme le rappelle Ben Cheikh (17) dans le conte

d'Abu Qir et Abu Cir
mauvais bon
violent pacifique

en évoquant la lutte du « moi et du ça » coexistant dans la personnalité humaine. Ou encore, en utilisant les analyses de Paul Diel (18), ces dieux antagonistes ne représenteraient que les pulsions contraires que l'homme doit transcender pour progresser. Mais nous ne nous étendrons pas sur ce qui deviendrait vite un débat de spécialistes fermé à d'autres interprétations.

V. — ASPECTS MÉTAPHYSIQUE ET MORAL

S'il est vrai que la psychanalyse est une herméneutique réductrice (19), nous ne pouvons nous en tenir là. Car, dans le mythe égyptien, la défaite de Seth se réalise pour le bonheur des dieux comme pour celui des hommes. « *Les dieux de l'Ennéade, leurs cœurs sont satisfaits, le pays entier est dans la joie.* » Autrement dit : le combat et son issue sont assumés par la collectivité.

Sur le plan métaphysique, cela signifie que ce récit fonde ou témoigne (c'est à discuter) du choix d'une hiérarchie dans le panthéon égyptien. *Les dieux ne sont pas égaux*, et les qualités des uns doivent dominer les tendances des autres. Cette hiérarchie va se répercuter sur la société égyptienne à travers le pharaon qui est épiphanie de Râ et d'Horus sur terre, et chargé d'instaurer un système de valeurs en conséquence.

Ainsi le conflit Seth/Horus s'est résolu en schème ascensionnel pour culminer dans les archétypes du sommet, du chef et de la lumière. On dirait que les analyses de Durand ont été élaborées à partir de ce mythe tellement elles s'y appliquent à merveille ! (Mais paradoxalement le maître n'en parle quasi point.)

Pour en revenir à cette hiérarchie métaphysique des Égyptiens, elle semble bien corroborée par une éthique très exigeante dont témoignent nombre d'inscriptions du *Livre des Morts*. Tout leur code moral se trouve dans ces confessions des fautes devant le Tri-

(17) Ben Cheikh : « Dossier d'un conte des 1 001 nuits », in *Critique*, mars 1980.

(18) Paul Diel : *Le Symbolisme des mythes grecs*, Payot, Paris.

(19) Voir G. Durand, *op. cit.*

bunal présidé par Osiris. On y trouve prônée un ensemble de vertus qui dépasse très largement une simple morale sociale ; on y perçoit le souci constant d'une bonté, d'une perfection, d'une pureté personnelle, voire d'une véritable mystique qui se confirme dans maintes prières.

Du reste les signes que l'on a détectés de l'exercice du yoga (20) chez les Égyptiens ou en tout cas dans la caste des prêtres et chez les initiés, ainsi que la présence de pratiques ascétiques tant sexuelles qu'alimentaires, prouvent l'existence de ce « travail sur soi », cette entreprise de sublimation de l'instinct par l'esprit, que symbolise si bien la bataille de Seth/Horus.

Enfin, l'on sait que tout le cérémonial du jugement après la Mort a inspiré directement les représentations chrétiennes et musulmanes sur l'autre vie, et même sans doute une certaine idée de l'Enfer rempli de flammes et gardé par le grand serpent Seth devenu Sheytân et Satan (21).

VI. — POINT DE VUE HISTORIQUE ET POLITIQUE

Mais nos spéculations sur les différentes dimensions du mythème Seth/Horus dans le grand mythe d'Osiris, resteraient encore incomplètes si nous n'avions pas essayé d'en retrouver la dimension politique, voire historique, puisqu'aussi bien il s'agit avant tout de pouvoir et de pouvoir royal.

Certes Osiris est le dieu du Nil, et Horus et Seth sont aussi des dieux, frère et fils du premier. Mais avant d'être des dieux, ne furent-ils point des hommes ?

Cette hypothèse est débattue par James Georges Frazer avec beaucoup de pertinence (22) dans un ouvrage déjà ancien. Notre historien, fondateur de la première chaire d'Anthropologie en Angleterre, avance ainsi plusieurs arguments, dont le moindre n'est pas sa référence au processus de divinisation des rois morts qu'on rencontre dans les ethnies noires voisines de l'Égypte.

La similitude avec le système des Shilluk où l'on retrouve tout

(20) *Le Yoga des Pharaons*, par Geneviève et Babakar Khane, 1984.

(21) Dans le fascicule sur l'art égyptien que Cheikh Anta Diop a publié dans les *Notes africaines*, à l'IFAN, il y a la reproduction de l'enfer de flammes dans lequel tombent les âmes des morts, si la pesée de leurs fautes excède le poids de leurs bonnes actions.

(22) J.G. Frazer : *Artys et Osiris*, Librairie Geuthner, 1926. Il travailla essentiellement sur les enquêtes des autres. Ici il invoque les avis de E. Amelineau qui a découvert le tombeau d'Osiris à Abydos et ceux de M. Wallis Budge, par ailleurs africaniste de terrain.

le processus, du régicide à la divinisation du roi, est fort impressionnante (p. 168-174).

Frazer poursuit sa quête chez les peuples de l'Ouganda, aux sources du Nil, et y retrouve « ces rois, morts vénérés comme des dieux » consultés par les rois vivants, possédant un temple et un culte... et ce qu'il raconte sur la mâchoire inférieure enterrée séparément du reste du corps royal est extrêmement troublant quand on sait que dans plus d'un sarcophage égyptien on a retrouvé le corps sans sa mâchoire inférieure !

Chez les Baganda, cette mâchoire contient l'ombre du mort et si on l'enterre ailleurs, c'est par mesure de protection, contre les pratiques nécromanciennes des sorciers...

Donc pour en revenir à Osiris, Frazer estime qu'il pourrait bien représenter ces tout premiers pharaons, Narmer, Khent ou Menès dont les effigies sont du reste souvent osiriennes.

Cheikh Anta Diop, consulté par ailleurs sur Seth et Horus, remarque que, au-delà leurs attributions mythologiques bien connues, on sait que dans une époque archaïque, le peuple du Serpent (situé en Basse Égypte) se battit longtemps avec le peuple du Faucon (en Haute Égypte). Ces deux « ethnies » semblent bien avoir été désignées par ce qu'on pourrait appeler leurs « totems » (avec valeur classificatoire selon Lévi-Strauss, aussi bien que religieuse selon l'animisme africain). Cet affrontement dure jusqu'à la victoire de la Haute Égypte au 3^e millénaire qui réunit dès lors sous une même couronne les deux royaumes et établit l'État pharaonique que nous connaissons. Par la même occasion le vainqueur imposa son culte et son dieu !

Ces informations donnent à notre mythe un éclairage tout différent, mais pas nécessairement contradictoire. Les mythes sont réinterprétés avec le temps, et c'est ce qui a dû se passer avec celui d'Horus et Seth.

Les études de Luc de Heusch sur des mythes analogues au Rwanda et dans l'aire Bantou, mettent à jour le fait que les acteurs de ces mythes renvoient à des rois historiques (XVI^e s.) ; mais il semble bien qu'un matériel cosmologique plus ancien, pré-dynastique, fut ainsi retravaillé (comme le dit si bien mon collègue Mike Singleton) pour les besoins de leur cause politique.

Dans notre cas, il semblerait plutôt qu'une *histoire politique* précise, où des chefs combattirent longtemps (80 ans...) pour la suprématie de leurs royaumes respectifs, se serait muée en *mythe fondateur* d'un empire prestigieux, sous un sceptre unique, celui d'Osiris l'unificateur. Cependant que multiples demeurèrent les symboles des deux royaumes : le lotus et le papyrus, l'uraeus et l'épervier.

Mais les siècles avançaient, et le mythe va prendre d'autres significations. L'ancien conflit politique et ethnique n'est pas effacé,

*Luc de Heusch : le roi vive
au l'origine de l'État*

mais une opposition d'une autre espèce va désormais s'y surimposer : Seth et Horus symboliseront deux tendances religieuses ; en effet le dieu du vaincu (Seth) était peut-être plus « primitif », mais son culte subsiste comme en témoigne l'iconographie, les textes et les temples égyptiens.

Cependant il était normal que le dieu du vainqueur (Horus) l'emportât avec ses caractéristiques. Celles-ci le rapprochent de Râ (23) (Soleil) qui siégera à Héliopolis et dominera désormais la cosmogonie.

Horus trouvera son apothéose dans ce *culte plus abstrait* et plus général qui s'imposera au fur et à mesure que s'élaborent la théologie et la métaphysique, au fur et à mesure que la civilisation pharaonique devient plus complexe, plus intellectuelle, plus raffinée, plus élitiste.

Luc de Heusch remarque du reste dans *Le roi ivre* un rapport entre les pouvoirs centralisés dynastiques et les cultes solaires, auxquels font place alors les dieux paysans (paganus) le plus souvent chtoniens, telluriques.

C'est ainsi que *parti d'une signification politique*, notre mythe a pris au cours des temps un contenu *philosophique* et *moral*. Il véhicule une idéologie spiritualiste de laquelle découle peut-être les représentations symboliques dualistes fondamentales du corps et de l'esprit, du bien et du mal.

En Europe et au Moyen-Orient elles n'ont cessé de s'accroître dans un sens manichéen. Pour l'Égypte ce n'étaient sans doute, au départ, que des symboles complémentaires ; à l'exemple des « deux Terres » antagonistes mais unies et maîtrisées sur le pectoral de Toutankamon (24), par le hiéroglyphe Zéma Taouy (25) et par le caducée qui devient le symbole ésotérique du « retour à l'un par la résolution des contraires » (26).

Sans jamais oublier que « *Seth est la cause d'Horus, Horus est la rédemption de Seth* » (27).

Lilyan KESTELOOT

(23) Râ est né dans un lotus, fleur symbolique de la Haute Égypte.

(24) L'oiseau de l'Égypte du Sud et le Serpent de celle du Nord encadrant l'œil oudjat = œil de Râ.

(25) Qui signifie Union des deux Terres et représente la fleur du Sud (papyrus) et la fleur du Nord (lys-lotus) réunies sur une colonne, ce djed, colonne vertébrale d'Osiris.

(26) *Le Yoga des Pharaons*, o.c., p. 32, éd. Dervy-Livres, 1984.

(27) I. Schwaller de Lubicz.

Égypte ancienne et Afrique noire chez Cheikh Anta Diop

Cheikh Anta Diop nous a quittés en cet après-midi du 7 février 1986. Le titre de « Géant du savoir » ou de « Pharaon du savoir » qui lui a été unanimement décerné par l'ensemble de la presse sénégalaise ainsi que les multiples hommages qui lui ont été rendus un peu partout à travers le monde, prouvent, s'il en était encore besoin, le rôle moteur qu'il a eu tout au long de sa vie, dans le rayonnement intellectuel de l'Afrique.

Pour lui rendre un hommage mérité, nous avons choisi de réfléchir sur l'un de ses thèmes majeurs : Égypte ancienne et Afrique noire. Ce choix n'est pas le fait du hasard, surtout si l'on sait que l'illustre disparu a consacré toute sa vie au rétablissement de la vérité historique en faveur de l'Égypte ancienne et de l'Afrique.

Il s'agira, à travers cet exposé, d'analyser la démarche scientifique de Cheikh Anta Diop, à propos des relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique. Nous disons l'Afrique, mais il serait plus exact de dire l'Afrique noire, car dans ses travaux, Cheikh Anta Diop s'est surtout intéressé à l'Afrique noire.

Dans une première partie, nous essayerons de voir comment Cheikh Anta Diop a été amené à s'intéresser à l'histoire de l'Égypte ancienne et aux relations entre celle-ci et le reste de l'Afrique noire.

Notre deuxième partie portera sur les arguments choisis par Cheikh Anta Diop et le terrain de démonstration qui lui a été imposé par ses adversaires pour asseoir sa théorie sur la négritude de l'Égypte ancienne et sa parenté avec les autres civilisations négro-africaines.

La troisième partie examinera l'évolution et les progrès de l'argumentation de Cheikh Anta Diop.

Et enfin, dans une quatrième partie, nous traiterons des résultats et des perspectives dégagés par Cheikh Anta Diop à travers le thème Égypte ancienne et Afrique noire.